LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA COMIQUE

MELE' D'ARIETES;

Par M. DE LA RIBARDIERE;

Repréſenté pour la premiere fois à Bruxelles par les Commediens François ſous la protection de S. A. ROYALE au mois de May 1759.

A BRUXELLES,
Chez J J. BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire rue de l'Empereur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

LUCAS, *mari de Claudeine.*

CLAUDEINE, *femmes de Lucas.*

COLIN, *mari de Toinette.*

TOINETTE, *fille de Lucas & de Claudeine.*

LE BAILLI.

La Scène eſt dans un Hameau.

LES AVEUX INDISCRETS,

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

COLIN.

AIR.

LE jour que l'on prend femme
On eſt joyeux :
L'Amour brule notre ame
De tous ſes feux.
De la beauté qu'on aime
Le cœur eſt plein :
Eſt-il toujours de méme
Le lendemain ?

De mon nouveau ménage
Je ſuis content, moi.
Toinette a ma foi ;
Sa douceur m'engage :
Fillette à ſon âge
Eſt de bon aloi ;

Elle ſera ſage,
Je n'ai point d'effroi.

Le jour, &c.
Je ſuis encor de même
Le lendemain.

SCENE II.

COLIN, TOINETTE.

COLIN.

EH bien, ma chere Toinette, te voilà donc? Tu as l'air triſte.... Allons, leve les yeux: ſçais tu que dans une heure Lucas viendra ſçavoir ſi je ſuis ton mari, & ſi tu es ma petite femme? Tu boudes déja?... Doutes-tu que je t'aime? Regarde-moi....

TOINETTE.

Ah! nenni, je n'oſerois.

COLIN.

Quoi, tu refuſes ton mari, ton cher Colin?

TOINETTE.

Ah dame, je ſuis honteuſe.

COLIN.

Bon, bon, cette honte-là ne fait point de mal; mais jarnonbille, troques-la contre deux fois autant de gaité, ça fera mieux. De la joie, ma Toinette, de la joie: tiens, nos nôces ſont faites; tu ſçais le proverbe, quand les paroles ſont dites.

AIR. No. 1.

Avant la nôce, ma Toinette,
Ces façons-la ſont bel & bien ;
Mais quand la nôce eſt faite,
C'a n'ſert de rien. *bis.*

TOINETTE.

AIR.

Eh bien, je m'y hazarde ;
Eh bien, je vous regarde ;
Là, voyez-moi.
Ai-je l'avantage
Que dans mon viſage
Vous trouviez de quoi
N'être point volage.

COLIN.

AIR.

Va, mon cœur ; va, ma chere femme,
De tes beaux yeux
S'élance une flamme
Qui me rend heureux.

Je veux t'aimer ſans ceſſe,
Que mon feu croiſſe chaque jour ;
Que jamais ta tendreſſe
Ne puiſſe égaler mon amour.

Va, mon cœur, &c.

Il faut pourtant que je te le confeſſe . . .
Et j'en ſuis tout honteux.
J'eus autrefois une maîtreſſe,
Que j'en fus amoureux !
La main la plus belle,
Tous les traits charmans :

Ah ! qu'avec elle
J'ai paſſé d'heureux momens.

Mais mon cœur, &c.

Qu'as-tu ? tu pâlis !

TOINETTE.

Vous me faites-là, Colin, une confidence qui ne doit pas me réjouir beaucoup.

Elle pleure.

COLIN.

Eh quoi ? tu pleures ? de la jalouſie ? Va, je te peux raſſurer d'un ſeul mot. Elle eſt morte.

TOINETTE.

Bon, bon, elle eſt morte !

COLIN.

Je te le jure.... Ecoute : demain nous ſerons déja vieux époux. Le quart d'heure d'après le mariage, il n'y a pas plus de reméde qu'il n'y en auroit dans dix ans. Maris & femmes ſont faits pour s'aimer comme Amans, & ſe ſupporter comme amis. Le vrai bonheur eſt de pouvoir ſe confier ſes plaiſirs & ſes peines ; & à qui les confier avec plus de délices qu'à l'objet qu'on aime, & avec qui on eſt lié pour la vie.

TOINETTE.

Vous avez raiſon, Colin.... là vraiment, eſt elle morte ?

COLIN.

Mais je te le jure encore une fois ; & je te jure de plus, que pour profiter du droit des maris, je n'aurai jamais aucun ſecret pour toi ; prens la même liberté avec moi.

TOINETTE.

Eh bien, tenez, puiſque c'eſt notre devoir d'être ſinceres, je vais vous dire quelque choſe de bien plaiſant.

AIR.

Admirez le rapport
Que nous avons enſemble;
Voici mon ſort,
Au vôtre il reſſemble;
Voici mon ſort.

Croyez pourtant que je vous aime
Autant qu'on puiſſe aimer;
Que je ſerai toujours la même,
Que mon bonheur dépend de vous charmer.

Voici mon ſort.

Un Officier paſſa par ce village;
Qu'il étoit beau!
Leſte, pimpant, gentil corſage,
Et vif comme un oiſeau.
J'eus beau m'en défendre;
Il m'adoroit,
Il ſoupiroit;
Je fus toujours tendre:
Il me prioit,
Il me preſſoit,
Mon cœur palpitoit;
Il fallut ſe rendre.

Voici mon ſort.

COLIN.

Eh bien? Toinette; eh bien?

TOINETTE.

Eh bien, qu'eſt-ce que voulez vous que je vous diſe ? ... Voilà tout.

COLIN.

Mais tire-moi d'un trouble ſi cruel : qu'entens-tu par .... il fallut ſe rendre ?

TOINETTE.

Mais j'entens comme tout le monde entend : c'eſt-à-dire, aimer. Rien n'eſt plus naturel.

COLIN.

AIR.

Dieux ! quelle eſt ma rage !
Quel affreux diſcours !

TOINETTE.

Vous n'êtes pas ſage.

COLIN.

Cet horrible outrage
De notre ménage
Va rompre le cours.

TOINETTE.

Vous criez toujours

COLIN.

Cet horrible outrage ....

TOINETTE.

Eſt par-tout d'uſage.

COLIN.

Je cours à ta mere
Demander raiſon,

Elle & mon beau-pere
Sont à la maiſon ....

TOINETTE.

Quel eſt ce langage?
Que tout ce tapage
Eſt peu de ſaiſon !

COLIN.

Dieux ! quelle eſt ma rage, &c.

Colin ſort.

SCENE III.

TOINETTE.

VA, va, fourbe que tu es, tu ne cherchois qu'à me tromper : Comment ſont donc tous les hommes, puiſque celui-ci que j'aimois à cauſe de ſon air doux & tranquille, me montre une humeur ſi aigre & ſi acariâtre? Que d'injures il me dit dès le premier jour! ah, pauvre Toinette, quel augure pour l'avenir!

AIR N° 2.

Quelle fureur & quels propos!
Voilà donc les hommes!
Sottes que nous ſommes
De les aimer avec de tels défauts!
Mari, pere & mere,
Tout va fondre ſur moi;
J'aurai tort, & pourquoi?
Ce qu'il a fait, n'ai-je donc pû le faire?

SCENE IV.

LUCAS, CLAUDEINE, TOINETTE.

LUCAS.

AIR.

QUe veut donc dire tout ceci ?
Qu'a donc notre gendre ?
J'accours, & ta mere auſſi,
Pour de toi l'apprendre.
Faut qu'il ſoit bien mutin
Pour faire ainſi le train,
Crier comme un lutin
Tout drès le matin.
Réponds, ma Toinette;
Quel dépit ſi grand
Entre vous bruſquement
Prend ?
Tu reſtes muette;
Je juge d'abord
Que dans ſon tranſport
Ton mari n'a pas tort.

CLAUDEINE.

AIR.

Un mari dans ſes droits
Souvent eſt peu traitable.

LUCAS.

Les femmes ſont par fois
Querelleuſes en diable.

CLAUDEINE.

En vérité, Lucas....

LUCAS.

Eh! non, c'eſt toi, Claudeine.

CLAUDEINE.

Vous faites ſouvent du fracas,
Lorſque ça n'en vaut pas la peine.

LUCAS.

Combien de fois ſuis-tu mes pas,
Criant à perdre haleine?

CLAUDEINE.

Les maris ſont jaloux.

LUCAS.

La femme eſt perfide.

CLAUDEINE.

Il faudroit les noyer tous.

LUCAS.

Il faut lui tenir la bride

CLAUDEINE.

Ils ſont quinteux,
Fiers, ſoupçonneux,
Hargneux, fâcheux;
C'eſt un martyre.
Ils ſont ſcabreux,
Calomnieux,
Injurieux,
Avantageux.
Enfin c'eſt pis qu'on ne peut dire.

LUCAS.

AIR. No. 3.

Femme qui gronde, ma Claudeine,
Tant qu'elle a de l'haleine,

Faut la laiſſer dauber.
De crier enfin l'on s'ennuie ;
En tout cas c'eſt comme la pluie
Qu'il faut laiſſer tomber.

Mais parbleu, ſçachons donc la raiſon de tout ce grabuge : ce bacchanal-là m'étourdit les oreilles. Qu'avez-vous enſemble ? Tu l'auras grondé.

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Tu l'auras peut-être égratigné, battu?

TOINETTE.

Non.

LUCAS.

Parle donc.

CLAUDEINE.

N'allez-vous pas déja la gronder, avec votre ton bruſque ? *(à Toinette.)* Viens ça, viens mon enfant, conte ça à ta mere.

LUCAS.

A la fin ça m'impatiente : vîte, qu'eſt-ce que c'eſt ? Lui donnes-tu de la jalouſie, de l'ombrage?

TOINETTE.

Eh bien, oui.

LUCAS.

Peſte ! que je ſuis ruſé ! j'ai tatigué mis le doigt deſſus. Par la jarniguoi, dis-moi la vérité ; qu'eſt-ce que c'eſt ?

CLAUDEINE.

Votre Colin eſt un ſot. L'animal ? ſoupçonner ma Toinette ! L'impertinent ! oh ! je lui parlerai

d'un ſtyle qu'il pourra comprendre. Soupçonner ma Toinette!

LUCAS.

Hon, hon; écoute, femme: tu ſçais que toute petite nous l'avons ſurpriſe minaudant & ſe mirant par-tout; je la crois un tantet entichée de coquetterie (*à Toinette.*) Dis toujours, voyons.

TOINETTE.

AIR.

Ce matin
Mon Colin,
Plein de flamme,
M'a fait approcher,
Puis m'a dit: ma femme,
J'aurois beau chercher
Dans tout le village
Un plus beau viſage,
Des yeux plus charmans,
Et plus d'agrémens.
Toinette, je t'aime....
Moi, j'ai dit de méme.
Je ſuis pourtant faché
D'avoir été touché
D'un amour extrême
Pour un autre objet
Qui me plaiſoit tout-à-fait.
A ce diſcours ſincere
Moi, j'ai répondu:
S'il étoit défendu
De plaire,
Que de tems l'on verroit perdu!
Un Officier d'armée
Me fit les yeux doux:
Comme vous aimée,
J'aimai comme vous....

Mais d'abord
Son tranſport
A fait rage :
Il veut tout caſſer,
Juſqu'au mariage.
J'ai voulu forcer
Son humeur ſauvage
A devenir ſage,
Il eſt ſans raiſon ;
C'eſt pis qu'un démon.

LUCAS.

Eh bien, Madame Claudeine, vous ſçaviez cela, & vous en faiſiez myſtère à votre mari ?

CLAUDEINE.

Eh oui, voilà une querelle bien placée.... Eh bien, quel mal a-t-elle fait ? Eſt-ce qu'une fille dit toutes ces balivernes-là ?

LUCAS.

Tout au moins ſi elle en fait myſtère à ſa mere & à ſon pere, pourquoi ne les pas taire à ſon mari ?

TOINETTE.

Il y a de la ſurpriſe là-dedans, mon pere : il me parloit du contentement du ménage ; il m'a dit que la ſincérité entre mari & femme y tenoit pour beaucoup : il a été franc avec moi ; ne devois-je pas l'être avec lui ?

LUCAS.

AIR.

Mais, morgué, quand j'y penſe,
C'eſt Colin qu'à tort.
Je le blâme fort,
Il mérite ſa chance.

TOINETTE.

Je l'aurois ſans doute fait aimé le premier, ſi je l'avois connu avant l'autre.

AIR.

Un jeune cœur
Nous offre l'image
Du papillon qui vole autour de chaque fleur.
Dans ſa vive ardeur
Chaque objet l'engage.

Sur ſes pas
Une roſe naiſſante
Dans ſon ſein lui préſente
Mille appas ;
Il s'arrête,
Sa conquête
Ne dépend
Que de l'inſtant.

Un jeune cœur, &c.

LUCAS.

Allons, allons, je vois clair à tout ce tripotage. Laiſſe-moi faire, ma pauvre Toinette, le lendemain de ton mariage, il ne ſera pas dit qu'un travers, un caprice te feront ſervir de riſée. Laiſſe-moi faire, je vas trouver Colin, je lui parlerai comme on doit parler ; ne t'inquiete de rien.

TOINETTE.

Oui, mon pere, parlez lui bien.

LUCAS.

Quel tapage pour des vétilles ! ah, ah ! le plaiſant homme ! la drôle de cervelle ! Je vas lui parler ; ne t'embarraſſe pas. *(Il ſort.)*

SCENE V.

CLAUDEINE, TOINETTE.

CLAUDEINE.

AIR.

J'Ai vû dans ma vie
Bon nombre de ſots ;
Dis-moi, je te prie,
Tient-on ces propos ?
Fut-il jamais ſote
Aſſez idiote
Pour lâcher ces mots ?

TOINETTE.

J'ai cru qu'en ménage
C'étoit un uſage.

CLAUDEINE.

C'eſt coucher trop gros.

AIR.

Sur cet article-la, ma fille,
On ne peut être trop diſcret.
Sur la moindre peccadille
Il faut garder le ſecret.
Les maris dans cette affaire
Sont toujours fâcheux :
C'eſt un crime près d'eux
Que d'être ſincere.

SCENE VI.

LUCAS, CLAUDEINE, TOINETTE.

LUCAS *à part.*

OU diantre s'eſt-il fourré ? Je cherche, je cours par ci par là, je ne puis le trouver.... Mais voilà not'femme encore avec ſa fille ; écoutons-là tout bellement, & ſçachons une bonne fois ce qu'elle a dans l'ame.

CLAUDEINE *à* TOINETTE, *ſans voir* LUCAS.

AIR.

Toujours vers la tendreſſe
Vole un jeune cœur ;
Mais avec adreſſe
On cache ſon ardeur.
Quand j'épouſai ton pere
J'étois dans ton cas :
L'ai-je dit à Lucas ?
J'aurions eu du tracas,
De l'embarras,
Que ſçai-je, hélas !
Tout au contraire ;
Ne s'doutant de rien,
J'vivons toujours bien.
S'il me cherche noiſe.
Je crions plus fort.

LUCAS *à part.*

Ah ! quelle matoiſe !

CLAUDEINE.

Il a toujours tort.

LUCAS *paroiſſant.*

Peſte ! queu manigance ! Ah coquine, j'ai tout entendu .... Va, va, tu as beau courir, je te rattraperai bien.

SCENE VII.

LUCAS.

AIR.

QUand on nous dit que la femme eſt parfide ;
On nous dit bien la pure vérité.

Dans ſes devoirs elle eſt timide,
Pour tromper elle eſt intrépide,
Ce n'eſt morgué que fauſſeté.

Quand on nous dit, &c.

De cet affront
Sur mon front
Je ſens déja l'atteinte.
Morgué, je vas
Faire fracas,
En porter ma plainte.
Mais, hélas !
On rira du pauvre Lucas.

M'avoir fait cette fraſque !
Je ſuis enragé,

J'aurois tout gagé
Que ſon cœur fantaſque
Ne s'étoit jamais engagé :
Mais la maſque,
De ſa tendre ardeur
Avoit donné la primeur.

De cet affront, &c.

SCENE VIII.

LUCAS, COLIN.

COLIN *à part.*

AIR.

OU porter ma peine ?

LUCAS *à part.*

Où cacher mon chagrin ?

COLIN. *à part.*

Toinette !

LUCAS *à part.*

Claudeine !

COLIN.

Lucas !

LUCAS.

C'eſt vous, Colin !

COLIN. Je viens pour vous dire . . .

LUCAS. Je viens vous inſtruire . . .

COLIN. Un événement....

LUCAS. D'un rude accident.

COLIN. Ma femme...

LUCAS. Ma femme...

COLIN. Eh! non, c'eſt moi.

LUCAS. Eh! non, c'eſt moi.

COLIN. On m'a fait...

LUCAS. Qui?

COLIN. On m'a fait...

LUCAS. Quoi?

Enſemble. Je ſuis ſur mon ame....

LUCAS. J'ai mon paquet.

COLIN. Moi, j'ai mon fait.

Ma femme, &c.

LUCAS.

Morgué, plantons là
Ces deux friponnes-là.

COLIN.

Comment donc, beau-pere?

LUCAS.

Je ſomm' vot' confrere.

COLIN.

J'ignorois cela.

LUCAS.

Oui, morgué, la nôtre
Eſt comme la vôtre.
Morgué plantons-là
Ces deux friponnes-là.

COLIN.

J'y conſens, beau-pere.

LUCAS.

Marchons tant que terre
Porter nous pouura.

Enſemble.

Morgué, plantons-là
Ces deux friponnes-là.

SCENE IX.

LE BAILLI, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

EH bien, eh bien, bonnes gens ! comme vous vous chamaillez enſemble ! Comment ? dans le moment que vous entrez dans la famille l'un de l'autre....

COLIN.

Dans la famille vous-même, Monſieur le Bailli..... Jarni, j'en enrage.

LE BAILLI.

Ah ! ah ! vos querelles ſont des querelles de contract. Mais, que diantre ! la nôce ne s'eſt pas faite ſans que tout ſoit rapatrié.

LUCAS & COLIN.

Vous ne vous entendez pas, Monsieur le Bailli ; je ne lui en veux pas, à lui.

LE BAILLI.

Eh bien, calmez-vous donc ; vous faites un sabat qui met tout le village en alarmes.

LUCAS & COLIN.

Monsieur l'Bailli, jugez-nous.

LE BAILLI.

Voyons.

LUCAS.

Cette Coquine de Claudeine pour qui vous avez eu des bontés de pere, & que vous m'avez fait épouser .... eh bien, Monsieur le Bailli, eh bien ....

COLIN *l'interrompant.*

Et moi, & moi, Monsieur le Bailli, je ne prendrai pas en patience le beau secret dont Toinette m'a fait dépositaire. Comment, mordienne, je serois assez sot pour me charger d'elle, tandis que son cœur court peut-être à présent en Allemagne ou en Flandre après quelque galant Officier ? Non, j'ai l'ame débonnaire, je n'aime point les gens de guerre, & encore moins les femmes qui les aiment.

LE BAILLI.

Colin n'est pas plus raisonnable que Lucas en extravagance, les deux font la paire.

LUCAS & COLIN.

Quoi, vous voudriez ....

LE BAILLI.

Je veux, je veux que vous ne trouviez pas de crimes où il n'y en a pas : le moindre éclat peut vous donner le plus ſot ridicule.

LUCAS & COLIN.

Le plus ſot ridicule ſeroit de les garder.

LE BAILLI.

Le plus ſot ridicule ſeroit d'en parler.

AIR. No.

De vos chagrins je ſçai la cauſe ;
Vos femmes m'ont tout dit.
Ce n'eſt pas une choſe
Qui doive vous troubler l'eſprit.

LUCAS & COLIN.

Comment donc une offenſe
De cette eſpéce-là ? . . .

LE BAILLI.

Gardez-en le ſilence.

LUCAS & COLIN.

Non, non, on la ſçaura.

LE BAILLI.

De vous on ſe rira.

LUCAS.

La femme eſt, quand j'y penſe,
Un méchant bétail.

LE BAILLI.

Mon voiſin, mon compere,
Conſolez-vous de cette affaire,
Elle n'eſt pas de votre bail.

LUCAS.

Ma fine, il a raiſon. Ce que c'eſt que d'être Bailli ! Il l'entend d'un mot. Nous avions tort, Colin, nous avions tort ; je le crois.

LE BAILLI.

AIR. No. 4.

A la ville, c'eſt vétille
Que cet accident-là.
Fillette gentille
Eſt ſujette à cela.
Que de Monſieur d'importance,
De Robe ou de Finance,
Ont eu même lot,
Et n'en ſonnent mot.

SCENE DERNIERE.

LE BAILLI, CLAUDEINE, TOINETTE. LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

CLaudeine, Toinette, venez, venez ; il faut vous expliquer devant vos maris. Qui n'entend qu'une partie n'entend rien.

CLAUDEINE & TOINETTE.

Nous avons trop peur.

LE BAILLI.

Approchez ; ne craignez rien. Toinette, qu'entendiez-vous quand vous diſiez à Colin qu'il fallut ſe rendre ?

TOINETTE.

Mais. . . Monſieur le Bailli. . . .

LE BAILLI.

Quoi, ſe rendre à diſcrétion?

TOINETTE.

Oh bon! vous badinez, Monſieur le Bailli; à diſcrétion! Quoique je ſois, un petit, niaiſe, je ſçai bien que les Officiers n'en ont gueres.

LE BAILLI.

Allons, allons, vous ne m'entendez pas. . . Voyons, que je vous parle plus clairement: y auroit-il eu quelque pour-parler clandeſtin?

TOINETTE.

Clandeſtin! qu'eſt-ce que cela?

LE BAILLI.

Maugrebleu de l'innocente! Comment me faire comprendre? Là. . . . quelque rendez-vous nocturne?

TOINETTE.

Nocturne, nocturne, je n'entends pas.

LE BAILLI.

Eh oui, ventrebleu, quelque rendez-vous de nuit.

TOINETTE.

De nuit! Monſieur le Bailli; oh je ſuis trop peureuſe.

COLIN.

Ah! Monſieur le Bailli, je vois bien à ſon

innocence que je ne ſuis qu'une bête dans mes ſoupçons.

LUCAS.

Oui, Colin, nous ne ſommes qu'une bête.

LE BAILLI.

Allez, allez, cela, de bon compte, en fait bien deux. Accuſer injuſtement deux femmes qui ont toujours été l'exemple du village.

CLAUDEINE.

Vous le ſçavez, Monſieur le Bailli, vous le ſçavez.

LE BAILLI.

Allons, n'en parlons plus, voilà tout arrangé: la paix eſt faite.

CLAUDEINE & TOINETTE.

Monſieur le Bailli, bien obligé.

QUATUOR.

LUCAS & COLIN.	CLAUDEINE & TOINETTE.
Oui, v'la ton pardon :	Chaſſez le ſoupçon
Claudeine } ſois ſage,	Si vous êtes ſage ;
Toinette }	
Plus de carillon	Plus de carillon
Dans notre ménage.	Dans notre ménage.

AIR DU BALLET.

DUO. No. 5.

L'Amour veut du myſtere,
Juſqu'en ſes moindres plaiſirs ;
L'amant qui ſçait ſe taire
Attendrit par ſes ſoupirs.

De ſon ame
La flamme
Brille mieux
Dans ſes yeux
Dans ſes diſcours
Nous craignons toujours
Quelques ruſes, quelques détours.

L'Amour, &c.

VAUDEVILLE No. 6.

Margot dit à ſa mere,
Voyez Lubin, qu'il eſt charmant ?
Jeune, badin, taillé pour plaire ;
Tenez, je l'aime infiniment.
Taiſez-vous, Peronnelle,
Dit la mere, & ſonge pour elle
A tendre à Lubin ſes filets.
Voilà les Aveux indiſcrets.

Plein de ſon ſçavoir-faire,
Un Procureur à tout propos

Se vantoit qu'en la moindre affaire
Il ſçavoit toujours gagner gros.
A cet avis utile
Tout plaideur fuit cet homme habile,
Par la crainte qu'il a des frais.
Voilà les Aveux Indiſcrets.

Au Seigneur d'not village
Mathurin s'plaignoit l'autre jour,
De c'qu'aimant ſa femme à la rage,
Al' n'avoit point pour lui d'amour.
Le Seigneur plein de zéle,
Y court, & fait tant auprès d'elle,
Qu'à leur ménage il rend la paix.
Voilà les Aveux indiſcrets.

Au Parterre.

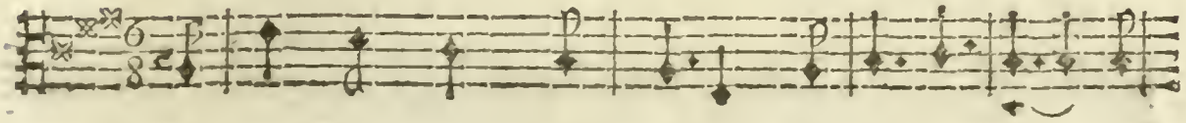
Quand d'un nouvel Ouvrage
Vous paroiſſez ſatisfaits ;
Meſſieurs, votre ſuffrage
Met le comble à nos ſouhaits.

La critique
Qui pique
Les Auteurs,
Les Acteurs,
Venant de vous
Prend pour eux, pour nous,
Un ton plus utile & plus poux.

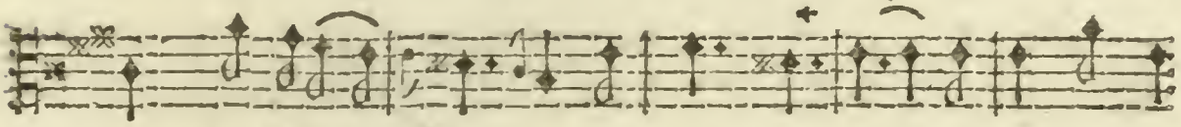
Quand d'un nouvel Ouvrage, &c.

FIN.

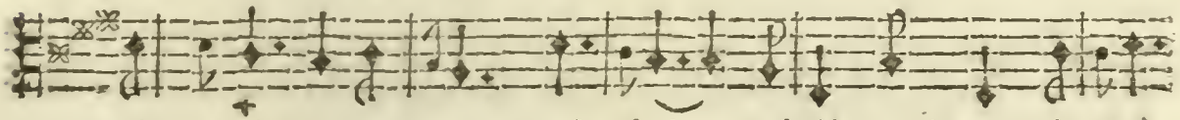
ARIETTES
DES
DES AVEUX INDISCRETS.



Le jour que l'on prend femme On eſt joyeux, L'a-



mour brûle notre ame De tous ſes feux: De la beauté

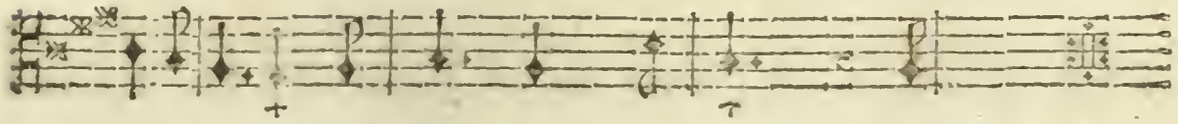


qu'on aime Le cœur eſt plein, Eſt-il toujours de mê-

me Le lendemain. De mon nouveau menage Je

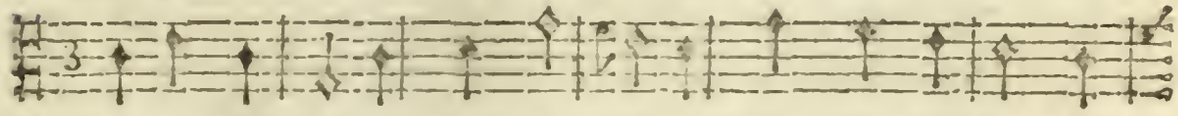
ſuis content-moi, Toinette a ma foy, Sa douceur

m'engage. Fillette à ſon â - ge Eſt de bon aloy, Elle

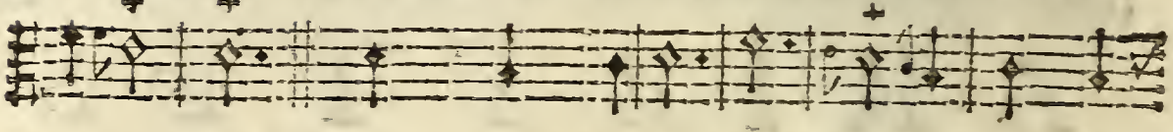


ſera ſage, Je n'ai point d'effroy. Le jour &c.

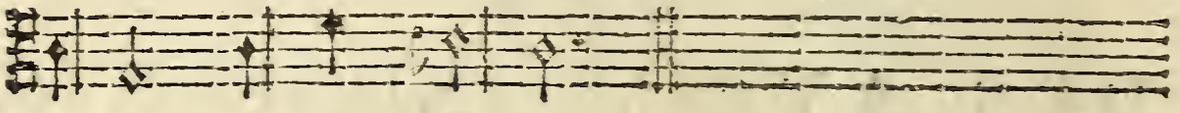
N. 1



Avant la nôce, ma Toinette, Ces façons-là ſont



bel & bien. Mais quand la choſe eſt faite, C,a n'ſert

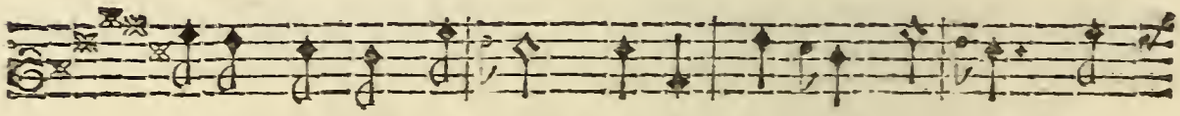


de rien, ça n'ſert de rien.

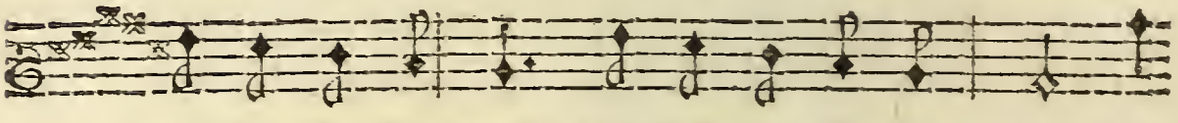
N. 2.

Quelle fureur & quels propos Voilà donc les

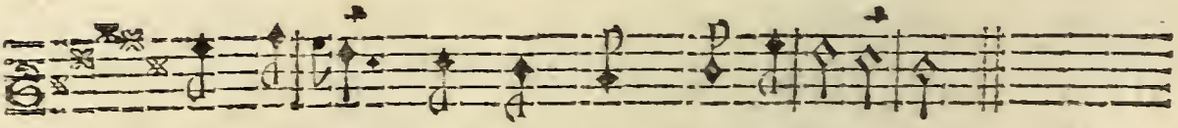
hommes ſottes que nous ſommes de les aimer



avec de tels défauts. Mary, Pere & Mere, Tout

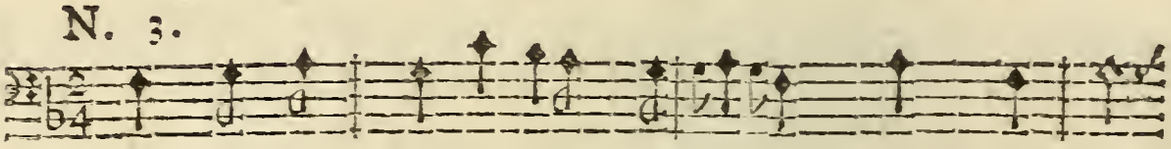


va fondre ſur moi, J'aurai tort & pourquoi? Ce

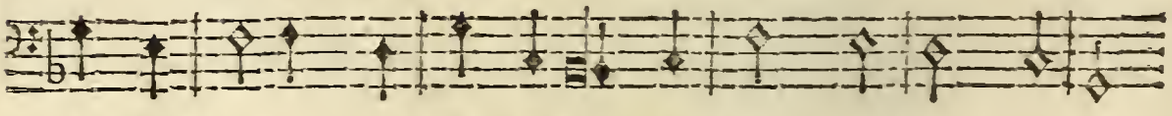


qu'il a fait, n'ai-je donc pû le fai - re?

N. 3.

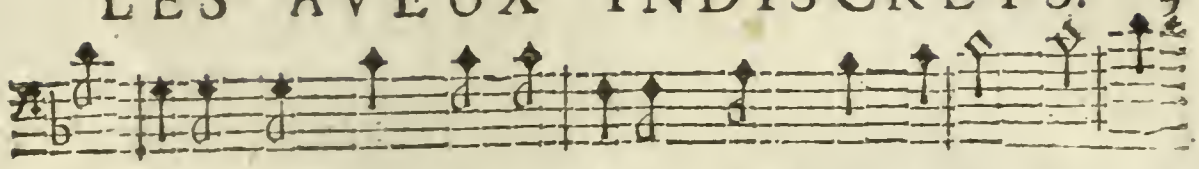


Femme qui gronde ma Claudeine, Tant qu'elle a

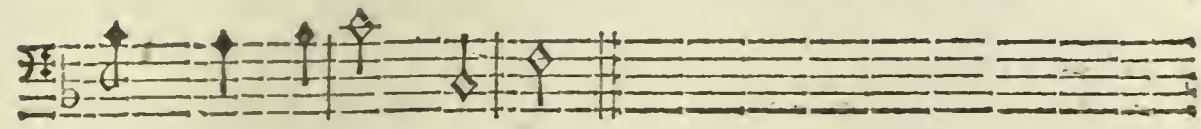


de l'haleine Faut la laiſſer dauber, dauber, dauber.

De crier enfin l'on s'ennuie, en tout cas c'eſt comme



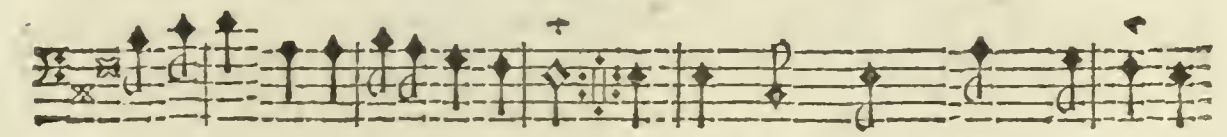
la pluie, c'eſt comme la pluie, qu'il faut laiſſer tomber



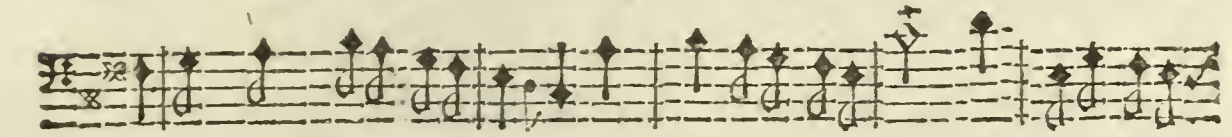
qu'il faut laiſſer tomber.

N. 4.

A la ville, C'eſt vetille, Que cet accident là, Fillette



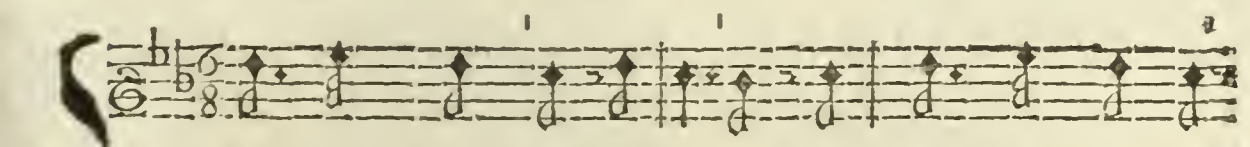
gentille eſt ſujette à cela. Que de Monſieux d'importance



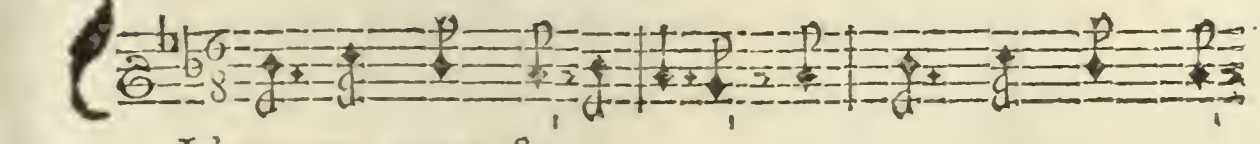
De robe ou de finance Ont eu même lot, Et n'en ſon-

nent mot.

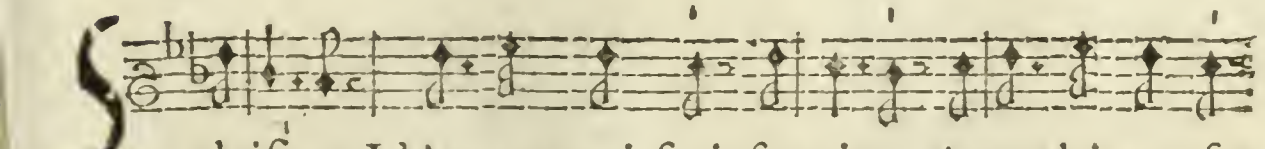
N. 5. DUO.



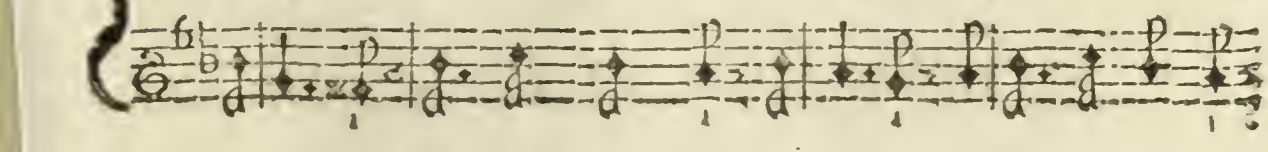
L'amour veut du miſtere Juſqu'en ſes moindres

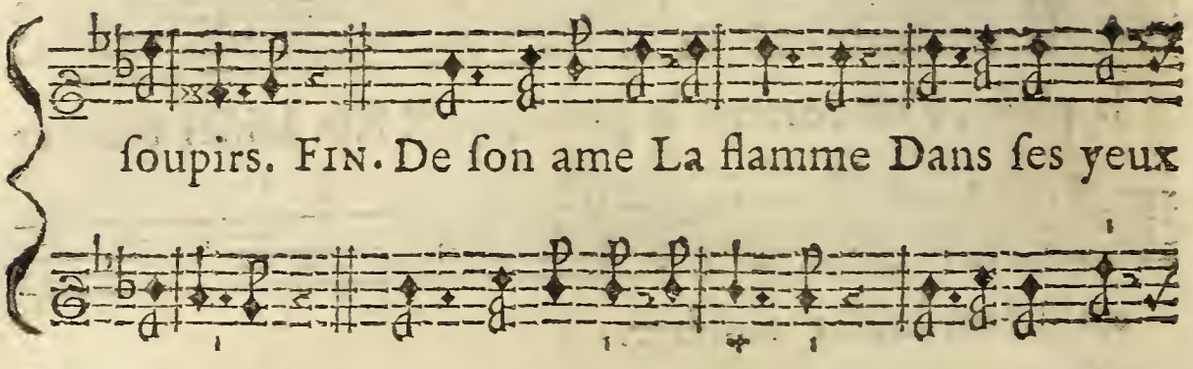


L'amour veut &c.

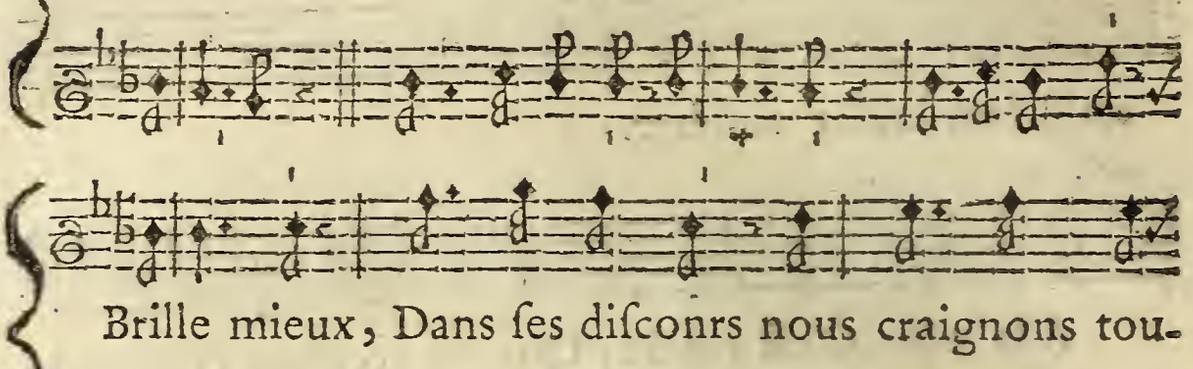


plaiſirs, L'Amant qui ſçait ſe taire, Attendrit par ſes

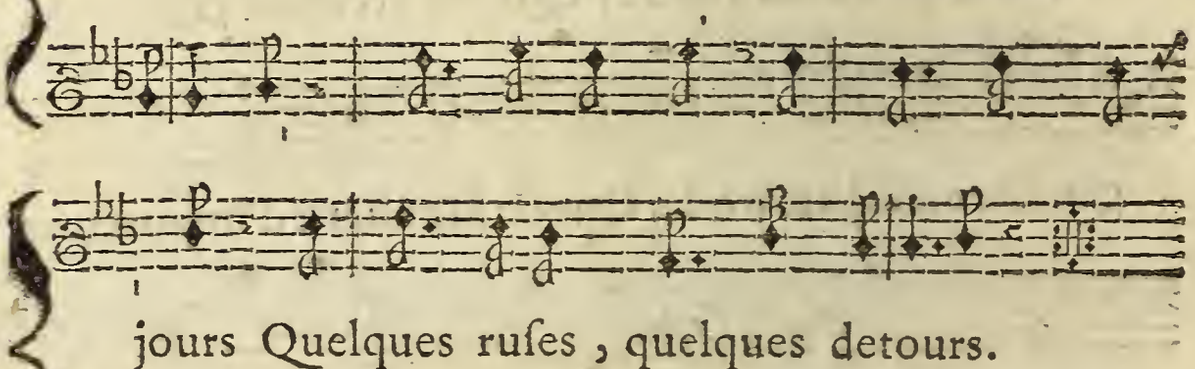




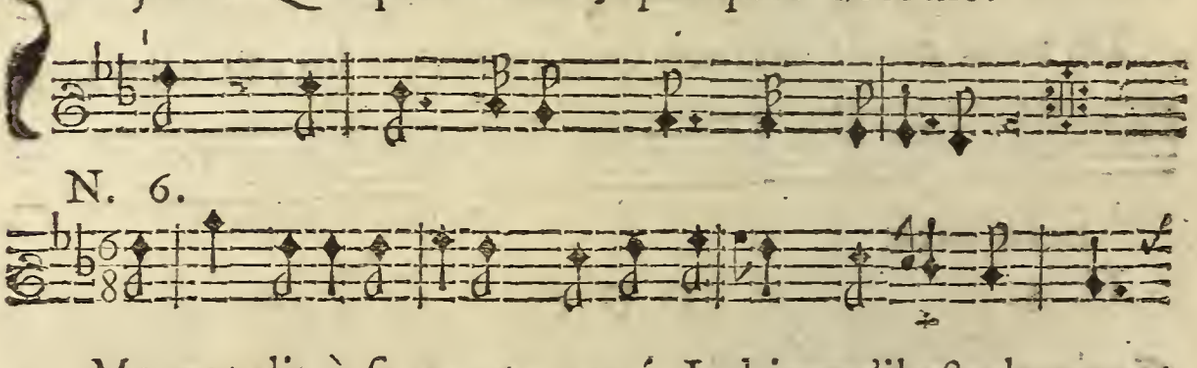
soupirs. FIN. De son ame La flamme Dans ses yeux



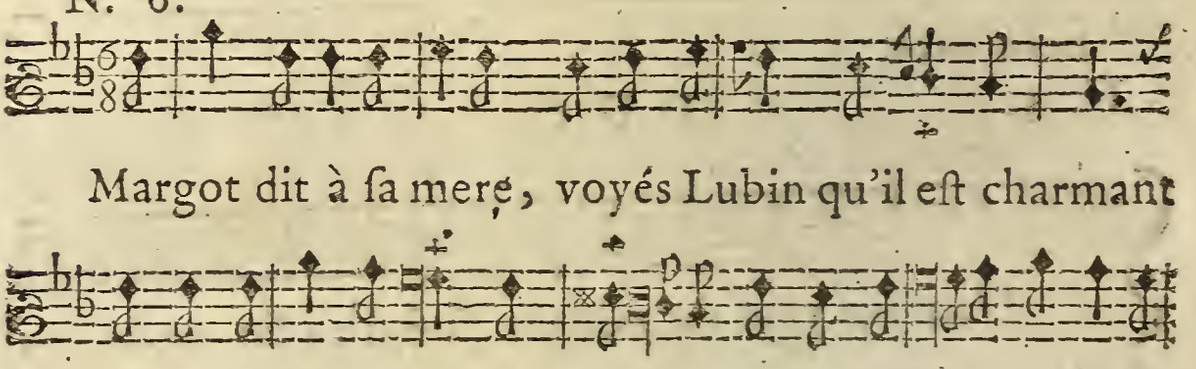
Brille mieux, Dans ses disconrs nous craignons tou-



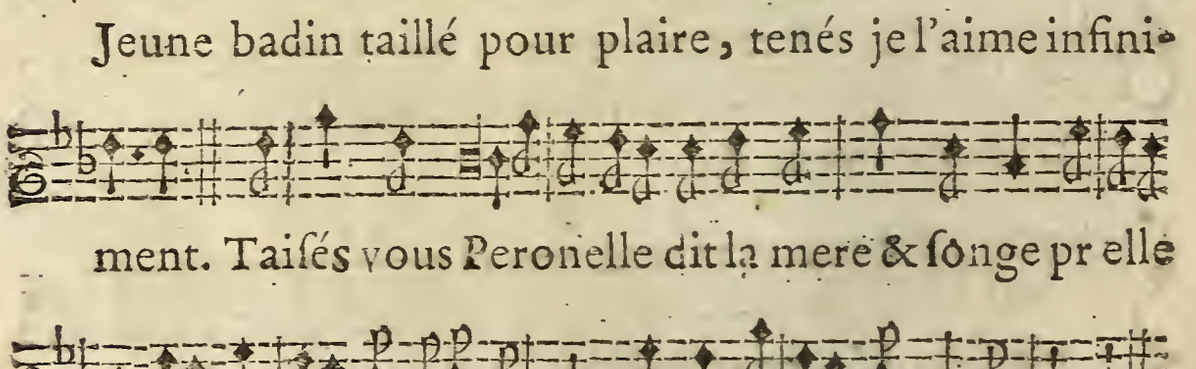
jours Quelques ruses, quelques detours.



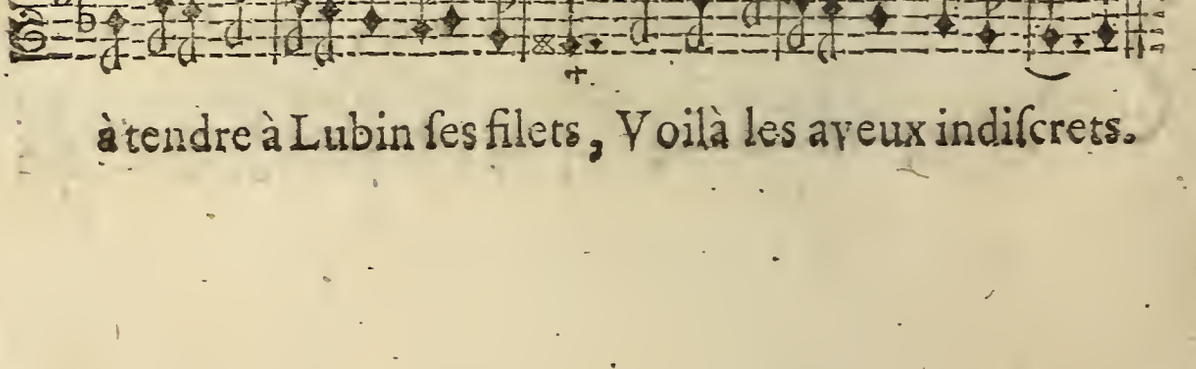
N. 6.



Margot dit à sa mere, voyés Lubin qu'il est charmant



Jeune badin taillé pour plaire, tenés je l'aime infini-



ment. Taisés vous Peronelle dit la mere & songe pr elle

à tendre à Lubin ses filets, Voilà les aveux indiscrets.